

Un escalier monumental, aux larges marches garnies de cactus et de plantes exotiques dans des urnes de bronze, déployait ses rampes cantournées et finissait entre deux énormes sphynx à la face railleuse et froide.

On eut dit que la baguette d'une fée avait réalisé quelque rêve prodigieux, une fête comme celle où Cendrillon perdit sa pantoufle de verre.

—C'est beau ! dit Clelio à Nighmèh, en montrant d'un geste le jardin baigné de vapeurs lumineuses...

Elle eut un sourire de dédain :

—Mes fêtes seront plus belles !

Qu'est-ce là auprès des splendeurs de l'Égypte de Cléopâtre et des magnificences de Babylone ? Al-lons ! viens, et surveille Orestis.

La comtesse de Peyl efrat sous les charmes, à la recherche de cet homme vêtu en madgyar, qui devait lui parler de son fils.

Elle ne voyait rien, elle, et n'entendait rien. Fleurs, parfums, girandoles, pierreries et satin, rien ne brillait à ses yeux.

Elle allait droit devant elle, à grands pas, sans regarder, indifférente. Sa main serrait, sous son camail, la lettre de l'inconnue...

—*Celle qui vous a fait tort vous sa'ue.* C'était donc une femme qui lui avait ravi son fils ? Et quelle femme ? Elle la maudissait, au fond de son cœur, mais la malédiction ne montait pas jusqu'à ses lèvres : si on l'eût entendue !

Enfin, elle le reverrait cette nuit même, l'enfant perdu, l'enfant volé, qui, peut-être, ne sait pas encore que sa mère le guette, frémissante, et prête à l'emporter comme une proie.

Elle courait, éperdue, livrant son pâle visage à la fraîche brise de la nuit, plongeant son regard dans la foule, éblouie de ce ruissellement d'étoffes soyeuses, de broderies et de gemmes, désespérée de ne point reconnaître l'homme, l'inconnu qui tenait sa vie entre ses mains.

Ses filles la suivaient, timides, osant à peine admirer le magique tableau qui se déroulait devant elles, et lever les yeux sur les groupes de masques, d'où partaient de grands éclats de rire.

Se tenant par la main, elles glissaient d'un pas léger sur le sable

qu'effleuraient leurs traînes de gaze blanche.

Esther se pencha vers Noémi, souriante, et murmura doucement :

—Sœur, n'est-ce pas que c'est bien beau ?

—Un rêve, chère ! Mais...

—Ce n'est pas assez beau ?

—Trop ! Nous sommes bien seuls dans cette foule. Personne qui nous ait parlé. Vois ces jeunes femmes, si jolies, si entourées. On nous laisse, nous !

—Ce n'est pas la première fois qu'on trouve, au bal, des amies. Tu voudrais danser, peut-être ? Moi, je n'oserais pas !

—Où donc nous conduit ma mère ?

Esther serra plus fort la main de Noémi :

—Elle est transfigurée, dit-elle, avec un sourire de mélancolie. Vois, qu'elle grâce pleine de noblesse ! Ses yeux ont un éclat étrange, ses lèvres frémissent... On dirait qu'elle attend, qu'elle cherche...

—Et tu te plains, ma chérie ? Jamais elle ne nous a plus aimées ! Que de caresses, depuis ce jour où, tout à coup, elle déchira ses habits de deuil et quitta sa retraite.

—Oui, reprit Esther avec un accent profond d'amertume, nous avons vingt ans, et c'est depuis une semaine que nous avons une mère !

—Elle souffrait, ma sœur. La souffrance endureit le cœur. Elle est toute à nous maintenant...

—Tais-toi ! Sais-tu ce que c'est que d'être jalouse ? Je voudrais être morte, comme ce fils qu'elle pleure : Je serais aimée, par delà la tombe !

Noémi tressaillit et devint pâle.

—Ce que tu dis est affreux, murmura-t-elle en arrachant sa main de la main d'Esther.

Celle-ci poursuivit, avec le même accent de farouche douleur :

—Elle ne pense qu'à lui, te dis-je ! Elle n'aime que ce mort !... Un enfant chétif, qui souriait vaguement au fond de son berceau... Je suis vivante, moi, mon cœur bat, mon âme palpite... Je sens, je sais, je vois ! Et je suis méprisée.

—Si elle t'entendait !... murmura Noémi d'une voix suppliante.

La comtesse venait de s'arrêter. Un jeune seigneur d'élégante prestance, ayant sur l'épaule le dolman hongrois de velours et de zibeline,

appuyé nonchalamment au socle de porphyre d'une belle Polymnie, semblait attendre, l'œil fixé sur les invités qui défilaient devant lui.

Mme de Peyl fit un signe.

—Venez, mes filles, dit-elle.

Tout près de là, assises sur des chaises créoles, quelques dames âgées causaient, n'ayant pour cavalier que Clelio Zadoër.

Sa taille élevée se dessinait sous sa toge de soie ; ses yeux lançaient des éclairs à travers les trous de son masque.

Mme de Peyl s'avança.

—Madame, dit-elle en s'adressant à la vieille princesse Militello, dont le grave sourire et la dignité hautaine lui inspirèrent confiance, madame, voulez-vous accueillir et garder près de vous mes filles, que je dois quitter un instant ?

—Mesdemoiselles de Peyl sont les bienvenues, répondit la douairière en s'inclinant.

—Vous me connaissez, madame ?

—Je vous vois tous les matins avec ces mignonnes fillettes à l'église de l'Albegaria... Je suis la Militello.

Après un court échange de compliments, Mme de Peyl s'éloigna et, s'approchant du madgyar, qui l'avait déjà reconnue, elle s'écria :

—Me voici, monsieur, parlez... parlez !...

—Mais...

—C'est vous ! ce ne peut être que vous... J'écoute. Mais je meurs d'impatience... Ah ! j'oubliais : le mot d'ordre, n'est-ce pas ? Eh bien !

Le madgyar prononça lentement :

—*Splendet !*

—Je dois répondre *Croix-Blanche*, n'est-ce pas ?

—Calmez-vous, de grâce, madame. On nous observe. Un mot, un geste, peuvent détruire à jamais vos espérances. Veuillez prendre mon bras.

Mme de Peyl obéit. Elle rabattit sur son visage sa mantille de dentelle, et d'une voix tremblant d'une ardeur contenue :

—Mon fils ? où est-il ?

Lancelot de Peyl et le docteur Pompée descendaient l'escalier du jardin, et ce dernier s'arrêtait à chaque marche pour contempler les floraisons grasses des tropiques s'épandant par jets verdâtres hors des grands vases ciselés où elles